

Le mouvement panafricaniste au vingtième siècle

Recueil de textes

**Contribution à la Conférence des intellectuels d'Afrique et de la
Diaspora (CIAD I)**

**organisée par l'Union africaine en partenariat avec le
Sénégal**

(Dakar, 7-9 octobre 2004)

P. 26

...

L'histoire longue du panafricanisme laisse apparaître plusieurs phases bien individualisées: d'abord celle de la « naissance » qui, plongeant ses racines dans la lutte contre l'esclavage, s'est prolongée jusqu'à la veille de la Première Guerre mondiale, avec la mort presque simultanée de *Sylvester Williams* (1911) et de l'idéologue *Edward W. Blyden* (1912); ensuite, celle de la mise en forme de l'idéologie et des programmes, à travers une succession de « congrès » conçus, organisés et conduits par *W. E. B. Du Bois* et à travers les luttes contre le colonialisme et le fascisme portées entre autres, dans la France des années 1920, par des figures politiques telles que Louis Hunkarin, Lamine Senghor, Samuel Stéfany, Max Bloncourt, Joseph Gothon-Lunion, Tiémoko Garan Kouyat...; enfin, à partir du congrès de Manchester, celle du panafricanisme militant, largement incarnée par Kwame Nkrumah et débouchant sur la constitution d'institutions que l'Afrique d'aujourd'hui est en train de réformer pour organiser, avec sûreté, sa marche en avant.

P. 27

Il convient de souligner l'apport spécifique de la Négritude francophone qui prend son essor dès les années 1930 à travers les écrits poétiques et politiques, de Aimé Césaire, Léopold Sedar Senghor, Léon Gontran Damas, Birago Diop...

I. Prémices

La période qui va jusqu'à la Deuxième Guerre mondiale et qui englobe la phase de la « naissance » et celle des « congrès » fut à tous points de vue cruciale dans la formation du panafricanisme car elle a vu se mettre en place tout l'argumentaire du mouvement en même temps que ses multiples courants et tendances qui resteront à l'œuvre jusqu'à nos jours.

La naissance

Il ne faut pas confondre les mots et les choses. Si le mot « panafricanisme » est né avec la « conférence panafricaine » de 1900, la réalité du panafricanisme est attestée bien avant cette date et peut être associée à plusieurs facteurs et initiatives. Le panafricanisme est issu d'abord d'un refus de la traite des Noirs, de l'esclavage et de toutes leurs conséquences sur le statut juridique des Noirs, sur l'image de l'Afrique dans le monde et sur le destin que les grandes puissances de l'époque réservaient aux Africains et à leur continent. C'est en rejetant le système négrier que les Africains d'Afrique et de la diaspora ont affirmé l'égalité des peuples et le droit des Africains à vivre dans la liberté et la dignité comme les autres êtres humains.

Si les résistances africaines à l'esclavage commencèrent avec l'esclavage lui-même, ce rejet commença à prendre une forme intellectuelle et un contenu politique au XVIII^e siècle dans des textes philosophiques et religieux, dans des pamphlets politiques, dans des procès intentés par des Africains contre leurs maîtres réels ou prétendus. Les quelques livres publiés en Europe par le philosophe Anthony Amo « le Guinéen » (c. 1703-?), par Ignatius Sancho « l'Africain » (*Letters*, 1782), par Ottobah Cuguano (*Thoughts and Sentiments on the Evil and Wicked Traffic of Slavery*, 1787) et par Olaudah Equiano (*The Interesting Narrative of the Life of Olaudah Equiano*, 1789) et le procès gagné contre son maître à Londres en 1772 par l'esclave James Somerset venu de Virginie forment ainsi le socle solide d'une sorte de « préhistoire » du panafricanisme.

Tout au long du XIX^e siècle, l'idée panafricaine s'enrichit et se consolide en mettant à profit les circonstances plutôt difficiles qui entouraient alors les Africains de la diaspora comme ceux du continent. Devenu indépendant, Haïti eut du mal à faire reconnaître sa souveraineté par les grandes puissances et dut

P. 28

subir, comme la colonie de la Sierra Leone, formée par les Britanniques en 1787 avec des Noirs « rapatriés », et le Liberia, né de l'immigration de Noirs des États-Unis, les assauts répétés des théories racistes qui prenaient prétexte de ses difficultés pour dénier à tous les Noirs le droit et la capacité de se gouverner eux-mêmes. Aux États-Unis, l'abolition tardive de l'esclavage (1865) allait de pair avec le renforcement de la ségrégation et des pratiques racistes et avec les stratégies, conçues par des Blancs, de « rapatriement » des esclaves et anciens esclaves vers l'Afrique. En Amérique « latine », les anciennes colonies espagnoles et le Brésil, qui avaient acquis leur indépendance grâce à la contribution active des Noirs esclaves ou libres, se gardèrent bien d'abolir immédiatement l'esclavage (aboli au Brésil seulement en 1888) et d'instaurer l'égalité des races. Quant à la terre africaine, les richesses de son sol et de son sous-sol attiraient les convoitises des États européens, que ceux-ci s'efforçaient de dissimuler derrière le paravent des doctrines proclamant « l'inégalité des races humaines ».

En réponse à ces menaces, des voix s'élevèrent en Afrique et dans la diaspora pour mettre en lumière et revaloriser la part de l'Afrique dans le passé de l'humanité et, sur la base de cette histoire rectifiée, proclamer l'opposition des Africains à toute politique et à toutes pratiques tendant à les subjuguer.

Mais, de quelle Afrique s'agissait-il: l'Afrique noire seulement, qui avait été la victime séculaire de l'esclavage, ou l'Afrique dans sa totalité en tant que continent? Ce débat entre les deux contenus (nègre ou continental) du panafricanisme, qui allait se prolonger jusque tard dans le XX^e siècle, vit donc le jour à la naissance même des idées panafricaines. Le pasteur *Alexander Crummell* (1819-1898) qui, après avoir sillonné les États-Unis et la Grande-Bretagne, s'était établi pendant vingt ans en Sierra Leone et au Liberia, fut l'un des premiers à parler ouvertement en 1852 de « l'Éthiopie (nom générique désignant toute l'Afrique), de l'Océan Atlantique à l'Océan Indien, de la Méditerranée au Cap ». Mais, son contemporain, *Martin R. Delany* (1812-1885), qui avait visité le Liberia et le sud du Nigeria, plaida pour « l'Afrique à la race africaine et des Noirs pour

la gouverner », idée qu'allaient reprendre, après lui, au moins deux des plus grandes figures du panafricanisme: *Edward Wilmot Blyden* (1832-1912), venu des Caraïbes danoises pour s'installer au Liberia et rayonner sur toute la côte ouest-africaine, de la Sierra Leone au Nigeria, et exclusivement attaché à « défendre les intérêts de ce type particulier de l'humanité connu du monde entier comme nègre »; *Marcus Garvey* (1885-1940), parti de la Jamaïque pour les États-Unis. Garvey, comme Blyden, s'opposa à *W.E.B. Du Bois* (1868-1963) dans une violente lutte verbale qui a, sans doute, affaibli le mouvement panafricain pendant les années 1920.

P. 29

Il ne suffisait pas de définir l'Afrique, il fallait encore en assurer « la défense et l'illustration ». Cela se fit sur le double plan intellectuel et politique. L'intelligentsia haïtienne s'illustra dans la lutte contre « les détracteurs de la race noire », incarnée par *Anténor Firmin* (1850-1911), homme d'État, patriote et adversaire résolu des visées expansionniste des États-Unis sur la république noire: celui-ci publia en 1885, au moment même où les puissances européennes se lançaient dans le partage de l'Afrique, un livre immense – *De l'égalité des races humaines (Anthropologie positive)* – qui, en répondant directement aux thèses d'Arthur de Gobineau (*Essai sur l'inégalité des races humaines*, 1853-1855), détruisait en même temps tous les fondements théoriques de la domination coloniale et de la ségrégation raciale. L'histoire, comme discipline scientifique, allait occuper dès lors une place de premier plan dans les préoccupations de ces militants, avec de très nombreuses publications, aussi bien aux États-Unis qu'en Afrique occidentale et australe. Sous la plume de Blyden, d'Africanus Horton, et d'auteurs moins connus aujourd'hui, tels que l'abbé Boilat (*Esquisses sénégalaises*, 1853), *C. C. Reindorf* (*History of the Gold Coast and Ashanti*, 1889), *A. B. Sibthorpe* (*History of Sierra Leone*, 1868), *Samuel Johnson* (*The History of the Yorubas*, 1921) ou *J. E. Casely-Hayford* (*Ethiopia Unbound: Studies in Race Emancipation. United Empire*, 1911), on vit apparaître tous les thèmes de l'historiographie panafricaniste: l'Afrique, berceau de l'humanité; l'antériorité et l'unité des civilisations nègres; l'exemplarité de l'Éthiopie à travers sa très longue histoire; l'éclat de la vie politique, économique, culturelle et scientifique des États africains au Moyen-Âge; les ravages de la Traite et de l'esclavage; la capacité de survie des sociétés africaines confrontées aux intrusions les plus destructrices; les résistances africaines à l'esclavage et aux dominations étrangères; la proximité entre l'islam et les cultures africaines...

Tout au long de l'histoire du panafricanisme, la protestation intellectuelle et la créativité culturelle allaient ainsi accompagner les luttes proprement politiques.

Mais, dans cette période fondatrice, la politique conservait ses droits de cité. Le thème de l'indépendance des territoires africains occupés par les puissances coloniales apparut avant même l'achèvement du processus de domination de l'Afrique, avec le mot d'ordre diffusé par E. W. Blyden de « l'Afrique aux Africains »: certes, dans le contexte politique et intellectuel de la fin du XIX^e siècle, la plupart des panafricanistes se préoccupaient d'abord de dénoncer, d'empêcher et de limiter les abus du colonialisme, repoussant à une échéance plus ou moins éloignée la réalisation effective de l'indépendance politique. Mais, dès la première tentative d'occupation de l'Éthiopie par les Italiens, beaucoup, à l'instar de l'Haïtien Bénéto Sylvain gratifié ultérieurement du titre honorifique d'« aide de camp de l'empereur », se mobilisèrent pour venir à son secours. En effet, l'Éthiopie n'était pas, à leurs yeux, un pays comme un autre: sa très longue durée incarnait le génie politique africain et, sous l'impulsion du negus Menelik II (1889-1913),

P. 30

elle connaissait à tous les niveaux - économique, culturel, politique et diplomatique - une sorte de « renaissance » illustrée par sa victoire contre les troupes italiennes à Adwa (1896). Cette victoire confirma que le panafricanisme n'était pas une utopie car elle incarnait ce que les Crummell, Delany et Blyden avaient conçu comme la « renaissance africaine », la « régénération de l'Afrique » et la « personnalité africaine », concepts clés du panafricanisme, associés à la volonté d'indépendance de l'Afrique et à sa capacité d'aller de l'avant, en comptant sur ses propres forces.

Conférences et Congrès – Société civile

Cette effervescence et cet activisme ne pouvaient se borner au seul champ intellectuel et au seul domaine des symboles. Il fallut se préoccuper de mettre sur pied les moyens d'inscrire ces idées dans la pratique et d'infléchir le cours de l'histoire au profit des peuples noirs. L'entreprise se révéla aussitôt très difficile. En effet, le panafricanisme restait jusqu'alors le fait d'une « élite » d'intellectuels certes engagés, mais peu nombreux et par ailleurs dispersés entre trois continents au moins, l'Amérique, l'Europe et l'Afrique. Il semblait impossible de constituer une organisation permanente. L'idée émergea alors de laisser les différents groupes se réclamant du panafricanisme agir chacun sur son terrain, à condition de se retrouver régulièrement pour, ensemble, poser des actes forts, proclamer des

revendications et formuler des propositions. Le choix des lieux de tels rassemblements devait obéir à une tactique et une stratégie précises: il fallait porter le message panafricain au centre même du système impérial dont les colonies d'Afrique étaient l'un des maillons. On se retrouverait donc dans les grandes métropoles européennes pour y faire entendre la « voix de l'Afrique ensanglantée » (E. W. Blyden). Ainsi naquit l'idée des « conférences » et « congrès » panafricains, dont la paternité reste controversée et qui allaient jaloner la première moitié du XX^e siècle.

Devoir

En quoi la victoire de l'Ethiopie contre les Italiens a contribué à l'enracinement de l'idéal panafricaniste ? (P. 29-30)

2 pages maximum

Times New roman, 14, interligne simple